

## Dick Tracy

### Corinne

Elle était la plus adorable *teenager* du bahut<sup>1</sup> en cette fin d'année 1966. Et moi, même pas dragueur pour un rond, à peine sorti que j'étais de ma profonde cambrousse lorraine pour arriver à Genève trois mois plus tôt, j'avais réussi à me la lever comme un grand, malgré la bouse qu'on devinait encore attachée à mes chaussures. Je me demande toujours comment j'avais pu faire, mais ayant profité à coup sûr de l'avantage et du prestige indéniables que me procurait l'année scolaire d'avance que j'avais sur elle.

Cela semble dérisoire, une année de plus ou de moins, mais l'importance était énorme. Un ancien n'interpellait un plus jeune que pour railler, ordonner, imposer, ou alors draguer une fille, seule exception admise par ses pairs pour déroger à la règle. C'eut été pour lui déchoir lamentablement que de faire copain copain avec des élèves d'un niveau inférieur, de même qu'il n'était pas toléré qu'un petit s'adresse à un grand sans y avoir été formellement invité. Une féroce lutte des classes – *stricto sensu* – battait son plein !

Avec le manque de scrupules à avoir recours au baston, cette supériorité dans l'échelle scolaire était d'autre part un des éléments clés qui déterminaient une subtile hiérarchie implicite permettant d'asseoir certains privilèges, et pas des moindres. Notamment le choix de sa place en classe (à côté de la plus belle nana de préférence), et aussi à la cantine où il fallait être suffisamment près du bout de la table, le long de l'allée centrale, pour pouvoir choisir les meilleurs morceaux, mais pas trop quand même, afin d'éviter d'avoir à tenir les plats pendant que les autres se servaient. Un trimestre au minimum était nécessaire aux plus délégués des nouveaux pour saisir les ficelles élémentaires de la survie en ce milieu hostile pour un non-initié. Les autres – c'était mon cas – devaient ramer au moins une année avant d'espérer s'en sortir sans trop de dommages, et pouvoir enfin manger autre chose que les restes des plus débrouillards. Les terminales, eux, profitant de leurs années d'ancienneté et de cette proximité du bac qui leur donnait la *cool attitude* suprême, et priorité absolue sur le bétail que nous étions à leurs yeux, survolaient le troupeau avec la décontraction et l'aisance de Luke la Main froide au réfectoire de son pénitencier. Ils avaient leur table attitrée qu'ils se repassaient d'année en année, sanctuaire inapprochable sauf permission rarement accordée. L'inconscient qui se serait risqué à empiéter sur cette propriété ô combien privée, aurait aussitôt été l'objet des représailles les plus féroces, comme un déculottage en public suivi d'un passage au cirage des "*choses*" ainsi dévoilées. Une facétie très en vogue en ce temps-là.

Je lui avais fait du gringue en attendant le départ du bus navette de la compagnie aujourd'hui disparue, qui emmenait les collégiens habitant Genève à l'établissement scolaire de France voisine accueillant les enfants d'expatriés. De ma place assise, j'avais frappé un grand coup du plat de la main sur son cartable, en lui lançant d'un air à la coule, et avec une intonation voyeuse appuyée, "*ferme la lourde, tu veux, on se les gèle !*". Car le véhicule qui nous transportait était dépourvu d'un système de portes à fermeture automatique commandé par le conducteur. Je lui avais filé rencart pour le jeudi suivant, ce qu'elle avait accepté sans murmurer ni objecter de la moindre façon. Je n'en reviens toujours pas !

---

<sup>1</sup> En France, le mot "*bahut*" désigne, entre autres, un établissement scolaire secondaire (collège, lycée, etc.).

On était allé voir *Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui ?* Une de ces épouvantables nullasserie à prétention comique, comme seul le cinéma français a de tout temps été capable d'en commettre. Une horreur à côté de laquelle le pire opus de la pourtant lamentable production des Charlots serait passé pour du Eisenstein. Mais nous aurions tout aussi bien pu nous offrir un western, le dernier Godard ou *Le Dialogue des Carmélites*, le sujet et la qualité du film n'étaient pas ma préoccupation première, vous pensez bien. Car évidemment, ma seule idée était avant tout de pousser mes avantages stratégiques et tactiques autant que faire se pouvait, compte tenu du lieu, de l'époque et, il faut bien le dire, de mon inexpérience crasse en matière galante. J'aurais quand même dû me douter que tout n'allait pas pour le mieux dans le droit fil de mes intentions en voyant que, malgré toutes mes tentatives d'approche, même les plus insistantes, ses yeux ne quittaient pas l'écran et les tristes pitreries qui s'y déroulaient. Alors que moi, en vertu d'un des plus célèbres aphorismes de Céline selon lequel *l'amour c'est l'infini mis à la portée des caniches*, je me sentais prêt à aboyer à la lune et à faire le beau à la perspective illusoire, onirique et néanmoins terre à terre d'une pelle bien roulée, à défaut d'un süssucré.

Ce manque de succès dans mes entreprises se transforma en naufrage total place du Molard, où on s'est baguenaudé après le film en regardant les musiciens des rues qui y avaient fait une subite et bruyante apparition, à la vive contrariété du bourgeois et pour son plus grand effroi.

La vague rock n'rollienne avait atteint les côtes d'Europe depuis quelques années déjà, et les riffs sauvages du *Jumping Jack Flash* des Stones et de *My Generation* des Who, avaient définitivement et implacablement balayé les dernières niaiseries issues du poste de radio familial, diffusant les rengaines sirupeuses des gominés et autres *crooners* pour noces et banquets, qui faisaient chavirer nos grands-mères. Même Brassens, avec ses *bancs publics*, *bancs publics* (pou-poum, pou-poum), avait réussi à dégoûter pour des années pas mal d'énergés acnéens de la chanson française, et cela malgré son génie des mots. Bref, toute cette soupasse insipide engluait les jeunes esgourdes qui ne rêvaient que de se décrocher avec des guitares ripoux, au son malsain et à fond les potards.

Cette lassitude grandissante à tous points de vue, en l'examinant avec le recul, laissait par ailleurs augurer les prémices d'un mai 68 qui approchait à grands pas. On pouvait déjà voir ça et là dans les cours de récré, des lascars qu'on n'appelait pas encore gauchistes tenir à voix basse, avec des mines de conspirateurs, des conciliabules d'où émergeaient des expressions absconses pour le plouc de base que j'étais. Des termes comme "*impérialisme*", "*réactionnaire*", "*masses populaires*", "*social traître*", pour les moins ésotériques d'entre eux, et qui ont nécessité l'aide fréquente du père Larousse, une fois rentré à la casa, tellement je ne pouvais prendre le risque d'être considéré à jamais comme un indécrottable péquenot en demandant de quoi il retournait.

Nous étions donc tombés sur trois ou quatre originaux calibrés au millimètre, beaux comme des soleils, qui essayaient de jouer du mieux qu'ils pouvaient un truc de Dylan. Soigneusement pas lavés, cheveux longs et *djinnns* blanchis à l'eau de Javel, ils affichaient avec une ostentation vaguement méprisante, une dégaine encore rarissime à Genève. Ils prenaient des allures de rebelles à la redresse en attendant, sans le savoir eux-mêmes, de devenir employés de banque ou de reprendre l'étude de notaire de papa. Le guitariste faisait grand étalage des trois accords qu'il connaissait, tout en soufflant dans l'harmonica suspendu autour de son cou grâce au machin en fer indispensable à tout folkeux qui se respecte. Le gars, un loustic particulièrement remarquable, avait écrit au dos de sa veste verte genre militaire américain, cette phrase immortelle : "*Vous riez de ma gueule, mais pleurez de la vôtre !*". Une sentence dont la portée philosophique et révolutionnaire n'échappera à personne, et qui eût poussé Friedrich Nietzsche soi-même, s'il avait pu la lire, à prendre un emploi de cantonnier dans sa Saxe natale, au lieu d'entamer la carrière d'auteur à succès que l'on connaît.

C'est à ce moment que j'ai commis la bourde lourdinguissime, absolument irréparable et tueuse sans coup férir d'amours naissantes. Je m'étais déjà distingué peu de temps auparavant en déclarant d'un air docte que les musicos jouaient "*une*" air connue. Sans doute avait-elle mis charitablement cette faute de français sur le compte de l'émotion, et non sur celui de mes manières rustiques et même rustres. Mais quand je lui ai demandé de fermer les yeux, elle devait au moins s'attendre au baiser fougueux de Rhatt Butler à Scarlett O'Hara, sur fond d'Atlanta en flammes, tandis que les zouaves sur le trottoir auraient arrêté de massacrer *Mr Tambourine Man* pour jouer la partition de Max Steiner. Au lieu de cela, je lui déclarai sans rire "*tu ferais mieux de ne pas te maquiller, tu es beaucoup plus jolie sans ça*".

Si le mépris et la condescendance d'un regard pouvaient à la seconde transformer une andouille en statue, je serais toujours là, à côté de ce qui s'appelait alors *Le Grand Passage*, à servir de soulagement aux toutous qui lèvent la patte à tout bout de champ, sous l'oeil attendri de mémère. Corinne avait décliné plus que sèchement mon invitation à continuer la promenade en ma compagnie, pour rester à tourner autour des rock-stars du pauvre. Je suis rentré seul avec l'impression d'avoir un énorme point commun avec la lune et un balai, exactement comme dans *Knokke-le-Zoute Tango*, que Jacques Brel écrira dix ans plus tard :

*Ce soir comme tous les soirs  
Je me rentre chez moi  
Le cœur en déroute  
Et la bite sous l'bras*

\*\*\*

Je l'ai revue, Corinne, bien des années après, au rond-point de Rive où elle traînait avec une bande de types rien moins que louches et à tronches de gouapes finies. Une main de fer glacée m'avait broyé le coeur quand je me suis aperçu à quel point elle avait changé. Elle était devenue grosse, grasse et vulgaire. Ses légers et abondants cheveux blonds de walkyrie, jadis lumineux, étaient raides et couleur filasse. Le regard bleu candide avait maintenant le minéral dur, impitoyable et pitoyable, de ceux qui ne sourient jamais de l'intérieur, et cela quelle que soit la mine avenante qu'ils peuvent parfois présenter aux autres. Le rouge pomme d'api croquant craquant charmant des joues s'était transformé en ce réseau veinulé de la couperose typique des picoleurs de fond. Un des zigotos, que je connaissais vaguement, m'avait dit avec un air hilare et parfaitement obscène que tout le monde lui était passé dessus, profitant de problèmes personnels qu'il ne m'avait pas expliqués dans le détail. Et quelle importance, dans le fond ? Elle ne m'avait pas vu et, pour ma part, faisant preuve de cette lâcheté veule et coutumière aux hommes en ces moments-là, je m'étais bien gardé de me faire reconnaître, n'ayant aucune envie de me taper la honte – comme on dit aujourd'hui – dans le cas où l'on m'aurait aperçu en sa compagnie.

Elle s'est suicidée quelques mois plus tard. Je l'ai lu dans la Tribune.

\*\*\*

Je ne mets d'ordinaire jamais les pieds dans les cimetières, à l'exception de celui de Menton, où j'aime me promener en parcourant les noms délicieusement romantiques, à consonances russes et anglaises, des défunts de la fin du XVIIIe siècle, figurant sur des caveaux vastes comme le château de Versailles et qui dominent une des plus ravissantes et magiques baies du monde. Mais ce jour-là, je suis entré en trombe dans celui du Grand-Saconnex pour une raison des plus triviales : il est équipé de toilettes ! Et c'est là que tout à fait par hasard j'ai trouvé sa pauvre sépulture, seulement entretenue de toute évidence de loin en loin par les services municipaux, ou quelque bonne âme apitoyée par son état de désolation.

Sans même réfléchir à ce que je faisais, tellement la chose m'a semblé naturelle, je suis allé voler le plus beau bouquet que j'ai pu trouver sur une tombe voisine pour le déposer sur celle de Corinne. J'ai repris mon chemin sans plus attendre – à quoi bon s'attarder sur le passé – en fredonnant *Stand By Me* de Ben E. King, tout à fait approprié à la circonstance, aux réminiscences de mon adolescence et au souvenir doux-amer de la plus adorable *teenager* du bahut en cette fin d'année 1966...